

L'intégralité de nos parutions est consultable sur
www.editions-hermann.fr

COMMUNIQUE DE PRESSE


Depuis 1876

Collection Hermann Psychanalyse
publication dirigée par ÉLISABETH NANEIX-GAILLEDROT

MÉTAMORPHOSES DE LA MÉLANCOLIE

Préface de Jean Oury



un essai de **CLAUDE RABANT**

Contact : Daphnée Gravelat
Téléphone : 01 45 57 45 40 – Portable : 06 25 43 73 80
daphnee.gravelat@editions-hermann.fr
6, rue de la Sorbonne – 75005 Paris
hermannleblog.wordpress.com

MÉTAMORPHOSES DE LA MÉLANCOLIE

Préface de Jean Oury

un essai de CLAUDE RABANT

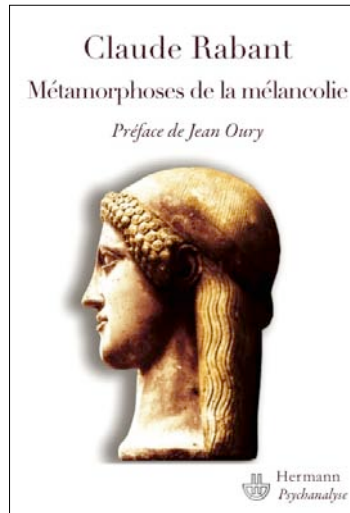
en librairie le 21 mai 2010

ISBN : 978 27056 6996 6 – Prix : 25 €
Nombre de pages : 296– Format : 14 x 21 cm

« Dans ce mouvement de chute universelle ou de décadence, il est possible de se laisser choir soi-même ; telle est la mélancolie, une chute dans la chute, l'abandon à la tristesse, l'abandon de soi à la décadence des choses, par une anticipation de la destinée fatale dans le plein essor même du présent. Un renoncement à jouir de ce qui est, au nom de ce qui bientôt ne sera plus. Pire encore : un amour du deuil, une complaisance dans la perte, et finalement une sensibilité excessive à la souffrance dont on refuse l'approche. Ne pas jouir pour ne pas souffrir, on ne connaît que trop cette stratégie du renoncement. »

CLAUDE RABANT, *Métamorphoses de la mélancolie*,
pp. 223-224

QUELLE EST L'ÉNIGME DE LA MÉLANCOLIE ?



Pourquoi la tristesse plutôt que la joie ? Quelle est l'énigme de la mélancolie ? Avec autant de profondeur que de puissance, **CLAUDE RABANT** nous invite à ce propos à explorer l'espace entre philosophie et psychanalyse.

Les lectures croisées de Spinoza, Imre Hermann, Freud, Kierkegaard construisent ici une nouvelle problématique autour des figures de la métamorphose : sublimation, traduction et transfert, qui contribue à renouveler les exigences de l'éthique psychanalytique.

La Première Guerre mondiale amène Freud à opposer la pulsion de mort aux pulsions de vie et à remanier en même temps son analyse du processus civilisateur.

L'auteur démontre la façon dont s'instaure une dialectique entre pulsion et libido : à la constante universelle d'une pulsion destructrice qui peut engendrer la mélancolie, s'oppose le fragile renouveau d'une force vitale, l'Éros. Par contraste, le deuil devient l'agent civilisateur par excellence. Si la voie de l'éthique implique une probité à l'égard de soi-même, c'est que, dans la pratique de ce métier, la pulsion est envisagée comme outil de sublimation et non comme objet de refoulement.

Enfanter et non pas créer... Faire face à la « superstition psychologisante » dont Lacan soulignait déjà la dérive dans les esprits...

« SURMONTER CETTE PENTE MÉLANCOLIQUE (...) EN NOUS »

par CLAUDE RABANT

Psychanalyste et philosophe, ancien élève de l'École normale supérieure (rue d'Ulm), agrégé de philosophie, membre de l'École freudienne de Paris jusqu'à sa dissolution par Lacan en 1980, CLAUDE RABANT a cofondé le Cercle freudien en 1982 et dirigé, de 1983 à 1989, la revue *Patio* (Éditions de l'Éclat) et, de 1992 à 1997, la revue internationale de psychanalyse *Io* (Éditions Erès). Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, puis à l'Université de Paris-VIII (département de Psychanalyse), il est l'auteur de *Délire et théorie* (Aubier-Montaigne, 1978), *Clins* (Aubier, 1984) et *Inventer le réel* (Denoël, 1992).

« Dans un monde où trop de crises, de catastrophes et de discours alarmistes nous font désespérer de l'homme, quelle peut être la boussole de la psychanalyse ?

Comment peut-elle nous aider à surmonter cette pente mélancolique qui règne en nous ? Une ÉTHIQUE DE LA PULSION — à distinguer d'une simple morale — telle est cette boussole, mettant le sujet en relation avec les forces vitales de son inconscient. Un abri, une « relation bien tempérée » entre les sexes, selon l'expression de Lacan, une « relation plus honnête au désir » : L'INCONSCIENT EST NOTRE AMI. Avec lui, il devient possible de lutter contre la pulsion de mort et les contraintes du SURMOI.

Comme Spinoza, comme Nietzsche, Freud parie sur un ÉLARGISSEMENT de l'être du sujet, sur une MÉTAMORPHOSE du sexuel dans la SUBLIMATION. À l'opposé de la mélancolie, le principe civilisateur suppose à la fois une acceptation de la perte et une volonté de reconstruire. Il y a un « CARPE DIEM » freudien, un « jouir serein du présent », qui se déduit du principe de métamorphoses. »

CLAUDE RABANT

10 mai 2010

JEAN OURY, LECTEUR DE CLAUDE RABANT

extraits de la *Préface aux Métamorphoses*

Psychiatre et psychanalyste, JEAN OURY est le fondateur et le directeur de la clinique de La Borde qu'il a créée en 1953 dans le mouvement de la **psychothérapie institutionnelle**. Il est l'auteur, entre autres, de *Itinéraires de formation* (Hermann, 2008), *La psychose, l'institution, la mort* (Hermann, 2008), *Essai sur la création esthétique* (Hermann, 2008) et *Dialogues à La Borde* (avec Danielle Roulot, Hermann, 2008).

« J'aime bien dire, répéter, qu'il n'y a pas d'analyse sans « analyse du savoir ». (...) C'est peut-être pour cela que j'ai relu, relu ce texte. Trois lectures successives ! Afin, peut-être, de ne pas glisser vers un cadrage, une satisfaction quelque peu suspecte, une complexité facile. Analyse du savoir ? Bien sûr. Indispensable pour survivre, au jour le jour, à travers cet océan de prétentions studieuses. Alors ne rien dire afin d'éviter le trop. Lire page après page, rester dans l'incertitude, suivre des sentiers à peine balisés vers des clairières taillées dans la brande (...).

On y retrouve articulée à bas bruit la misère psychotique... et la niaiserie « normopathique ». Alors, lire ce texte peut-il contribuer à nous empêcher de glisser vers tout « ce qui va de soi », cette « cavale » contemporaine des gens qui « savent » ? Ce travail s'ajoute-t-il à tout ce qui s'imprime depuis déjà bien longtemps ? C'est nouveau ? C'est « encore » ? Manœuvre pseudo-charismatique ? Si vous lisez ça, vous verrez, vous saurez tout ! Ce n'est pas vrai : « Savoir », comme le dit Lacan, c'est bien la « jouissance de l'Autre ». (...)

Ce texte de Claude Rabant nous aide infiniment pour qu'on puisse aller, y aller, là où ça n'existe pas, par le langage, par « lalangue », touchant par hasard l'inaccessible de l'ordinaire (...).

Par sa très grande complexité, ce « texte » qui n'est d'abord qu'« inscription » (« fonction scribe » de la logique triadique de Ch. S. Peirce selon notre ami Michel Balat) devient cheminement du « penser » (das Wegcharakter des Denkens, dit Heidegger), quelque chose qui se présente incognito comme « analyse du savoir », bien que cette expression soit déjà trop grandiloquente. (...)

Car il s'agit bien de saisir ce qui est en question dans le processus analytique, dans ce qui se passe de toujours tout nouveau depuis Freud, dans ce qui a été vite écrasé, falsifié par une « métapsychologie » trop massive. (...)

À la lecture, les fils s'entrecroisent, nœuds plats qui bâtissent une toile déchiffrable. (...)

Ne pas en dire plus. C'est une simple invitation à lire ce travail du « semblant ». Chacun peut y trouver source de réflexion concrète sur ce qui nous aide à sauver Freud dans cette époque sournoise où la confusion entre langue, langage, dit, dire... nous menace à travers un appareillage sophistiqué, écrasant par une logique pseudo-empirique misérable l'émergence d'une phronésis à la dérive. »

JEAN OURY
mars 2010

POUR ALLER PLUS LOIN...
SIGMUND FREUD, *DEUIL ET MÉLANCOLIE*, 1917

reprise du résumé du texte de 1917 dans le volume III du
Résumé des Œuvres complètes de Freud

sous la direction de LAURENCE JOSEPH et CÉLINE MASSON, Hermann, 2007

Le deuil et la mélancolie apparaissent en réponse aux mêmes événements : la perte d'un être cher ou d'une abstraction chérie (la patrie, la nation), seulement pour certains une mélancolie s'installe et pas un travail de deuil, pourquoi ?

La mélancolie est une dépression sévère où l'intérêt pour le monde et la capacité d'aimer disparaissent. L'estime de soi s'effondre, s'accompagnant d'auto-accusations allant jusqu'à l'attente délirante du châtement ; c'est par cette dernière caractéristique que la mélancolie se distingue du deuil. Ce travail du deuil correspond au temps de déliaison entre la libido et l'objet perdu. Ce temps est long, la libido n'abandonne pas facilement ses objets, refuse la réalité de la rupture et de la séparation. Ce refus peut aller jusqu'à l'hallucination de l'objet perdu. Cependant, une fois effectué ce travail de désinvestissement, la libido redevient libre de ses investissements.

De la même manière que le deuil, la mélancolie apparaît à la suite de la perte d'un objet, ou de la perte de son statut d'objet d'amour. Dans certains cas, l'hypothèse de la perte est à maintenir ; cependant, l'objet perdu n'est pas identifiable, c'est-à-dire qu'il reste inconnu de la conscience. Donc, pendant le travail de détachement, il est impossible de savoir de quoi le moi se sépare. L'autre trait qui différencie grandement la mélancolie du deuil est la sévérité des reproches adressés au moi, qui se vide de ses investissements. En effet, les désinvestissements ne se produisent pas de la même manière. **Dans le deuil, le monde est devenu triste et fade, alors que dans la mélancolie, c'est le moi qui occupe cette place désaffectée ;** s'observe alors « la défaite de la pulsion qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie ». Lorsque le malade se décrit comme égoïste et minable, Freud se demande si celui-ci n'est pas parvenu à une vraie connaissance de la nature humaine. Pourquoi doit-on commencer par tomber malade pour accéder à la vérité ?

Le mélancolique a perdu l'estime de lui-même, il ne se respecte plus, il n'a pas honte de son état et n'hésite pas à s'épancher sur sa douloureuse condition. Pour aller à ce point de dépréciation, nous comprenons que **ce que le mélancolique a perdu, c'est son moi.**

En ce sens, la mélancolie éclaire le fonctionnement du moi en montrant l'opposition de ses parties, sachant que l'une peut se détacher de l'autre et fonctionner de manière autonome : la conscience morale. Le moi est attaqué par une autre partie de lui-même.

Très vite, l'observateur peut comprendre que les reproches ne correspondent pas à la personne du patient, mais à celle qui a été perdue. Les reproches qui étaient adressés à la personne aimée se sont retournés sur le moi propre, passant de la « révolte » psychique à « l'accablement mélancolique ».

Après la perte, après ce préjudice réel ou déception, la libido ne s'est pas réinvestie sur d'autres objets mais sur le moi. La libido n'a pas opéré de déplacement sur un nouvel objet. La libido en réinvestissant le moi a donné lieu à une identification du moi à l'objet perdu. « L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi. » L'instance critique peut alors commencer maintenant son travail de destruction de l'objet à la place du moi.

Nous comprenons que la fixation était forte mais l'investissement à l'objet, faible. Une telle configuration s'explique par la nature narcissique de l'investissement libidinal ; c'est pour cela que l'identification peut succéder à l'amour d'objet, par régression. Si le principe de réalité ne favorise pas l'investissement de l'objet, alors la libido peut librement régresser vers le moi. L'identification permet au lien d'amour de persévérer même si l'objet est en réalité supprimé.

De plus, il apparaît que l'identification est le stade préliminaire du choix d'objet, le moi aime l'objet et veut l'incorporer. Elle correspond à la phase orale cannibalique de la libido. Abraham met cela en relation avec le refus de s'alimenter que présente les mélancoliques.

L'observation permet ainsi de penser que **la mélancolie s'explique par un choix d'objet narcissique régressant, par identification au moi, jusqu'à la phase orale de la libido.** Les névroses de transfert offrent également des cas d'identifications ; ces dernières y sont en effet courantes parce que décisives dans la formation des symptômes, surtout dans l'hystérie. Mais il y a une différence entre identification narcissique et identification hystérique : dans la première, qui est plus originaire, il n'y a plus d'investissement d'objet alors que dans la seconde, il demeure et se repère dans certaines actions ou innervations. Leur point commun est le lien d'amour qu'elles révèlent.

Perdre un objet est souvent une occasion privilégiée pour que l'ambivalence à son égard apparaisse. Dans des cas de névroses obsessionnelles, s'observe cette ambivalence avec la foule d'auto-reproches, qui aboutit à une responsabilité par rapport à la disparition. Cette capacité à l'ambivalence doit être prise en compte comme facteur pouvant mener à la mélancolie.

La mélancolie révèle la force de l'ambivalence, elle ne se déclenche pas seulement après la mort effective, elle peut aussi avoir lieu après une humiliation, un préjudice, d'où une coexistence étroite d'amour et de haine et une éclosion forte d'ambivalence. L'objet devient alors haï dans une jouissance sadique.

« La torture que s'inflige le mélancolique et qui, indubitablement, lui procure de la jouissance, représente, tout comme le phénomène correspondant dans la névrose obsessionnelle, la satisfaction de tendances sadiques et haineuses. (...) »

Le but étant de faire souffrir la personne responsable (de la perte, du préjudice) par la maladie, sans expression directe de la haine. En effet, on observe que la plupart du temps, la personne contre qui la maladie a été constituée se trouve dans l'entourage du mélancolique. On constate donc un double mouvement pour l'objet : identification par régression narcissique et attaque sadique par le biais de la maladie, le sadisme correspondant à l'ambivalence en jeu.

Ce mouvement sadique permet de comprendre le suicide du mélancolique. Sinon comment comprendre que le moi si plein de libido au début de l'existence, prêt à se défendre avec tant de vigueur face au danger, puisse vouloir disparaître ? Nous savons depuis longtemps que le suicide n'est que le résultat du retournement d'une pulsion meurtrière contre la personne propre. Mais maintenant, **la mélancolie permet de comprendre que le moi est traité comme un objet du monde extérieur et que la haine à son encontre est libérée.** Il est troublant de constater qu'absent de la réalité, l'objet n'en a pas moins tué le moi. **Dans la passion comme dans la mélancolie, le moi est écrasé par l'objet.**

L'appauvrissement du moi n'est pas complètement élucidé ; les insomnies des malades semblent témoigner de la difficulté de quitter le travail d'investissement de l'objet.

« Le complexe mélancolique se comporte comme une blessure ouverte attirant de toutes parts vers lui des énergies d'investissement (...) et vidant le moi jusqu'à l'appauvrir complètement. »

L'une des énigmes restantes de la mélancolie, et c'est la plus importante, est de comprendre pourquoi elle peut se transformer en manie et souvent se présenter en alternance avec celle-ci, par cycles. Il est nécessaire de trouver une explication analytique à la manie.

Le premier point acquis est que la manie et la mélancolie ont le même contenu, contre lequel le moi a plié. Toutefois, la manie le tient à distance, le mate. Le deuxième point tout aussi clair est que le maniaque semble triompher du monde, dans une joie qui ne veut connaître aucune limite. Il semble fort de la libération des énergies désormais détachées d'une lutte. L'exaltation est souvent consécutive à la fin d'un devoir pénible. Le maniaque est dans cette joie sans savoir de quoi il s'est libéré. On devine que les investissements massifs vers l'objet n'ont plus cours et que la quête effrénée des nouveaux objets signifie le fait d'avoir surmonté l'objet qui avait créé l'abattement mélancolique. Cette explication reste cependant insuffisante.

Des questions subsistent : **Pourquoi le deuil, qui lui aussi se libère de l'objet, ne produit-il pas, lorsqu'il s'achève, un effet de triomphe ? Freud propose une hypothèse : la rupture avec l'objet lors de l'acceptation du principe de réalité a déjà capté beaucoup d'énergie.**

Pour aller plus loin, il faut accéder à une **représentation topique du travail de la mélancolie.**

De ce point de vue, il n'est pas évident de repérer d'emblée où sont les **représentations de l'objet abandonné** ; elles sont en effet **multiples et se décomposent en une série d'impressions.** Le retrait de la libido de ses investissements est très lent.

L'ambivalence dans les cas de mélancolie peut être constitutionnelle ou consécutive à la situation. Les combats entre amour et haine autour de l'objet ont lieu dans l'inconscient (*Ics*), là où les représentations de choses se trouvent. C'est là également que dans le deuil, les tentatives de détachement débutent. **Dans le deuil, ce processus passe de l'*Ics* au *Pcs* jusqu'à la conscience ; dans la mélancolie, cela reste bloqué dans l'*Ics* pour plusieurs raisons. Tout ce qui a trait à ces combats ambivalementiels est ignoré par la conscience.**

Leur issue est connue : la libido se retire de l'objet pour se reporter sur le moi. Une fois la régression opérée, le processus devient conscient et le conflit s'ouvre entre le moi et l'instance critique.

Les trois facteurs de la mélancolie sont la perte d'objet, l'ambivalence et la régression de la libido dans le moi. C'est ce dernier qui est décisif, les deux premiers se retrouvant dans les reproches des névrosés obsessionnels après un décès.

La seule cause possible pour expliquer la manie est la libération de l'énergie narcissique qui n'est plus mobilisée par la douleur mélancolique. Freud ne pourra aller plus loin dans l'exploration de la manie sans une étude économique de la douleur corporelle puis de « la douleur psychique qui lui est analogue ».